

# L'Abeille.

6me. Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

6me. Année.

VOL. VI.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 30 JUIN 1854.

No. 38.

## CORRESPONDANCE

### DE SAINT-HYACINTHE.

Monsieur le Rédacteur,

L'Abeille nous apportait dernièrement une relation charmante. Avec quel à propos ne nous vint-elle pas ! nous arrivions nous-mêmes d'une course d'écolier. Monsieur " du Cap, " par une aimable coïncidence du hasard, nous sembla donc unir notre petit voyage au sien, associer les amis aventureux de St. Hyacinthe à ceux de Québec. Vous aimeriez peut-être à savoir nos joies comme nous aimons à connaître les vôtres : Monsieur le Rédacteur, daignez, encore une fois cette année, recommander l'expression de l'amitié à la bienveillante Abeille. . . . .

Mardi dernier était pour plusieurs d'entre nous ( MM. les étudiants en philosophie ) un de ces jours qui brillent si beaux au ciel de l'écolier, dont un rayon doit pour jamais rester dans l'âme comme souvenir. Le côté libéral des précieuses traditions de nos devanciers donne à entendre, à propos des congés extraordinaires, qu'aux temps anciens, les philosophes honoraient la mémoire de leur auguste patronne Ste. Catherine, par les joies d'un jour de fête. C'est assez dire ce qui se fait aujourd'hui : dans un collège, une aussi belle idée ne pouvait pas se perdre ; et, (rendons une bonne fois hommage à la constance de l'écolier) elle semble aujourd'hui avoir acquis dans l'opinion, toute l'immuabilité d'une loi.

Désirant donc chômer le plus convenablement possible la fête que chaque année le 25 Novembre vient nous offrir, nous avons remis le parti de plaisir aux jours d'été. Monsieur le Directeur voulut bien nous accorder la faveur d'un voyage à la jolie montagne de Rouville : voici la journée et ses joies.

Au premier œil ouvert le rideau d'une fenêtre s'était rangé, et l'heureuse nouvelle d'un temps propice fut cette fois, le mot du réveil. Le ciel en effet était serain et pur, et perdait sa dernière étoile. Quatre heures sonnaient à peine, et déjà nous laissions, le cœur léger, la petite ville de St. Hyacinthe, où tout dormait en-

core, hors les hirondelles matinales de notre ancien collège, qui seules répondirent à nos saluts du voyage. L'Yamaska caché sous les brumes de la nuit, semble quelque temps nous suivre dans ses gracieux replis ; mais adieu bientôt ; nous le devons laisser, la montagne ici s'en éloigne.

Déjà le soleil sort des forêts du lointain : pour toute la nature c'est l'heure de paix et de prière ; l'oiseau des champs redit son premier hymne au Dieu bon, donnons un religieux instant au cœur. Cependant nous traversons une campagne enchanteresse : j'avais peine à laisser ces plaines et leurs grands chênes, diligence pourtant, voici bientôt St. Jean-Baptiste et son clocher, la montagne grossit à l'œil. Nous arrivons enfin ; il est huit heures.

Le pied du mont Rouville est chanté dans Horace : c'est un autre Tibur par ses vergers en fleurs et sa cascade légère. Nous longeons quelques temps le flanc de la montagne ; mais la route devenue difficile pour nos chevaux, nous force bientôt de faire halte.

Chargeant alors nos paniers, nous reprenons chemin, un peu engourdis, mais la jambe encore boque ; et puis donc la chanson pour alléger la marche. Un petit quart d'heure, et nous nous arrêtons sur les bords véritablement magiques d'un lac que vous diriez imaginaire, tant la nature vous surprend par la grâce de ses jeux. Vous avez franchi une grande partie de la montagne, et à 1,100 pieds du niveau ordinaire gît une masse d'eau limpide de 100 brasses en profondeur : la superstition veut même n'en avoir encore pu sonder l'abîme en certains endroits. Rien n'indique la source de ces eaux, mais la nappe bleuâtre s'étend au loin et forme, sans irrégularités nuisibles, un cercle parfait de trois milles en circonférence. Il faudrait s'asseoir ici quelque temps pour saisir toutes les beautés du tableau ; cependant dans le partage des jouissances, nous avons remis à l'après-dîner les rêves au bord du lac. Nous laissons donc là notre bagage pour continuer et gravir la montagne jusqu'à son sommet.

A gauche de notre tente tendue à l'ombre d'un gros érable, s'ouvre un sentier

solitaire. C'est la voie de pèlerinage que bénissait, il y a 13 ans, le vénérable évêque de Nancy. En entrant dans cette solitude quelque chose d'indicible se passe au fond de l'âme, et je ne sais quelle émotion lui dit que dans ces lieux dort un grand souvenir. De distance en distance, sur chaque monticule s'élève une croix, et chaque croix porte un mot sublime de la Judée. Oh ! c'est avec amour que nous l'avons salué ce signe sacré loin de tout bruit : que la voix de son religieux silence parle dans ces bois éloquentement au cœur ! Nous marchons bien longtemps comme sous un poids qui accable : enfin la route s'ouvre moins sombre à travers les grandes arches, et l'on entrevoit bientôt la petite chapelle qui domine toute la montagne.

Elle est assise sur un rocher qui se rapproche des nuées par 1,800 pieds d'élévation, et qui, coupé à pic, pond menaçant la plaine de l'ouest. Ici encore il est un mot qui s'adresse à l'âme : dans cette humble enceinte, aujourd'hui presque en ruines, à l'endroit même que je touche de la main, le mystère du Golgotha s'est souvent répété . . . . Oh ! qu'on y était près des cieux ! !

L'œil aussi a ses jouissances : quel grandiose dans le lointain ! quelle étonnante variété dans les beautés plus prochaines ! Il semble qu'il n'y ait plus d'horizon : vous le cherchez en vain par delà les rives du St. Laurent ; il recule toujours et vous diriez l'immensité. Jamais semblable spectacle n'avait frappé mes yeux, (je n'ai pas vu Québec) et je ne sentais pas ma poitrine assez grande pour respirer l'air si pur que souffle là le ciel du Canada. C'est une de ces perspectives que l'admiration ne peut rendre que par le transport du sublime, AH QUE C'EST BEAU ! Là vous croyez avoir toute la patrie sous les yeux ; ses montagnes bleues, son fleuve roi et je ne sais quel sentiment remue les pensées, mais vous l'aimez de tout vous-même. C'est donc en chœur que du haut de ce rocher nous avons chanté le beau refrain :

Oh ! Canada, mon pays, mes amours. . . .

Mon pays, mon pays, mes amours !

Le tableau, trop vaste pour être saisi au